

La foi, expression ultime d'une affection envers soi-même

Assemblée internationale des responsables
de Communion et Libération

La Thuile, 19-23 août 2008

Mardi soir
19 août 2008

INTRODUCTION

Julián Carrón

Rien n'est plus conforme à un homme conscient de lui-même que la conscience de son besoin ; c'est pourquoi rien n'exprime mieux ce que nous sommes que le cri, le cri que celui qui est dans le besoin lance vers l'Unique qui peut répondre à ce besoin. Nous commençons donc ce geste en nous aidant, en nous soutenant réciproquement pour être totalement nous-mêmes dans ce cri : en demandant à l'Esprit qu'il vienne à notre aide.

Discendi Santo Spirito

Je vous salue un par un et je vous souhaite la bienvenue à cette rencontre de responsables, en désirant qu'elle soit – comme le dit le titre que nous avons choisi – « une aventure pour soi-même », une aventure pour chacun de nous.

Comme toujours, pour nous préparer et nous aider à comprendre ce que cela signifie, le Seigneur, au lieu de nous couvrir de paroles, fait se produire des faits ; juste avant notre rencontre, il a fait se produire un nouveau fait exceptionnel : la mort de notre ami Andrea Aziani, missionnaire au Pérou où il a travaillé longtemps à l'université, et qui a laissé des traces partout où il est passé.

Dans une lettre (reprise ensuite par don Giussani) écrite il y a des années à l'un de ses amis (qui était parti pour une rencontre avec les universitaires de Cuzco), Andrea exprimait bien ce qu'était son cœur : « Je suis certain que le “bain missionnaire” de ces jours fera émerger et grandir en toi – et donc en chacun de nous – la conscience puissante et joyeuse, la certitude de ce que le Christ est en nous et pour nous. *O quam amabilis es bone Jesu* ». Ce sont presque les mots d'un homme qui se le confesse à lui-même, bien loin de penser que nous le lirions aujourd'hui devant tout le monde ! Et il poursuivait : « Que des personnes tombent amoureuses de ce qui nous a fait tomber amoureux ! ». Le désir que ce que l'on aime soit pour tous, que les autres puissent à leur tour être pris par Celui qui nous a pris.

« Mais pour cela, pour que cela se produise, nous devons brûler, littéralement, nous consumer de passion pour l'homme, pour que le Christ l'atteigne. “Il faut que le feu brûle” ». En commentant cette lettre, don Giussani disait : « Je vous défie de trouver un tel témoignage, où que ce soit et de quelque manière que ce soit, en n'importe quel point du monde, avec n'importe quel homme ». Un témoignage ne consiste pas en des mots, mais en une expérience faite, pénétrée, vécue, ressentie, inévitable, inexorable, d'une évidence débordante.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter quoi que ce soit à ces paroles de don Giussani sur Andrea, des paroles qui m'ont fait penser aux décès d'autres amis, tels que don Danilo (qui a passé des années au Paraguay et qui venait de commencer en Argentine), Giovanna (qui a passé des années en Ouganda), Alberto (éprouvé par une longue maladie) : des témoignages jusqu'à la mort, et qui sont tous devant nos yeux au début de cette rencontre. Et je ne peux penser à eux sans que me vienne à l'esprit cette grande phrase – qui décrit notre situation –, prononcée dans la Lettre aux Hébreux après la liste d'une chaîne interminable de témoins de la foi : « Enveloppés que nous sommes d'une si grande nuée de témoins, nous devons rejeter tout fardeau et le péché qui nous assiège et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur le chef de notre foi, qui la mène à la perfection, Jésus ». ¹ Ces témoins ont fixé leurs yeux sur Jésus et ont parcouru leur vie dans cette course pour atteindre Celui qui

les avait atteints, et ils ont vécu ce témoignage sous nos yeux, afin que nous puissions voir comment il est possible de vivre la foi dans notre contexte culturel et historique.

Dans le même temps, nombre d'entre nous ont eu l'occasion de commencer à lire le texte des *équipes* des années 1982 et 1983². Don Giussani, après la visite qu'il avait faite à Jean-Paul II qui lui avait dit « Vous n'avez pas de patrie parce que vous êtes inassimilables pour cette société », y décrit comment nous sommes sans patrie si nous voulons avoir les yeux fixés sur Jésus. Cela nous fait percevoir d'un côté la portée de ces témoignages, et de l'autre l'importance décisive qu'il y a à effectuer le parcours que nous avons proposé aux exercices de la Fraternité³ : pour pouvoir véritablement vivre sans patrie, il faut que la foi soit réellement pour nous une satisfaction vraie, et non un simple ensemble de paroles. C'est pour cette raison que j'avais souligné aux exercices que le test de la foi est la satisfaction ; ce rapprochement de la foi et de la satisfaction est fondamental, car on parle souvent de la foi comme si elle n'avait rien à voir avec la satisfaction : nous trouverions la satisfaction ailleurs, selon nos schémas et nos images, comme si, justement, il n'y avait pas de rapport réel et vrai entre la foi et la satisfaction. Au contraire, commencer à les rapprocher nous permet de commencer une vérification pour nous rendre compte dans quelle mesure la foi est pour nous la reconnaissance de quelque chose de réel, d'une Présence si réelle, si vraie parce que réelle, qu'elle apporte une satisfaction.

Par conséquent le travail qui nous attend ces jours-ci ne pourra pas consister simplement à dire des paroles dans le vent ou à développer les réflexions qui pourraient nous traverser l'esprit ; mais il consistera à vérifier si, pour nous, la foi apporte cette satisfaction qui nous permet de vivre n'importe quelle situation en ayant les yeux fixés sur Jésus, auteur de notre foi et qui la mène à la perfection.

Or, pour vérifier véritablement cette foi – comme le dit toujours don Giussani – il faut être humain. Dans l'ouvrage *Uomini senza patria*, on trouve des pages qui donnent des frissons : « La première condition pour que l'événement, le mouvement comme événement [ou le christianisme comme événement], comme phénomène imposant, se réalise, la première condition est précisément cette perception de notre propre humanité [...] : l'"affection envers soi-même". L'affection envers notre propre humanité est bien davantage un étonnement devant quelque chose que l'on a en soi et que l'on ne s'est pas donné soi-même qu'une affirmation acharnée de ce que l'on pense et ressent. Dans l'affection pour soi, dans l'attachement originel à soi-même, se trouve affirmée la surprise de ne pas s'être fait soi-même, la stupeur pour cette objectivité qu'est mon sujet, l'étonnement devant cette chose que l'on appelle "moi" ». ⁴ Mais pour éviter toute ambiguïté, il explique que cette affection pour soi-même se traduit « dans le sérieux du regard que l'on porte sur ses propres nécessités. [...] En effet, nous ressentons forcément nos exigences et nos nécessités [...] et nous nous plaignons dans un cri de douleur, par des lamentations, lorsqu'ils ne trouvent pas de réponse, mais en général, nous ne les prenons pas au sérieux ». ⁵

Pour avoir cette affection vraie envers soi-même, il faut être pauvre en esprit. « L'affection pour soi-même exige la pauvreté. Voilà pourquoi le Christ a dit : "Heureux les pauvres en esprit", ou "Heureux ceux qui ont faim et soif de justice" ; car ce n'est pas l'attachement à quelque chose que nous avons nous-mêmes défini, mais à quelque chose qui nous définit ; la reconnaissance de quelque chose qui nous définit, sans que nous ayons pu intervenir de manière déterminante sur cette question. Ainsi, l'exigence d'amour ou l'exigence de l'accomplissement personnel, ou l'exigence de la compagnie est quelque chose d'incomparablement plus grand et plus profond qu'il faut écouter et regarder sérieusement, sans comparaison possible avec tout nos entêtements à vouloir l'objet que nous avons pensé, imaginé ou choisi ». ⁶

L'homme qui n'a pas la perception de ce besoin qu'il ne se donne pas lui-même mais qu'il doit reconnaître, l'homme qui n'a pas conscience de ce besoin n'a pas l'exigence d'arriver à la foi ; il peut s'arrêter en cours de route, il peut s'arrêter au signe, il peut s'arrêter. C'est pourquoi don Giussani affirme que, sans cela, l'événement chrétien n'est pas possible, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible que l'événement s'empare de nous, qu'il se produise véritablement en nous. Il souligne donc que l'affection pour soi-même « nous ramène à la découverte des exigences constitutives, des besoins originels, dans leur nudité et leur ampleur ». ⁷ Et il insiste : « Le pauvre en esprit est un homme qui n'a rien d'autre que la chose pour laquelle il est fait et qui le constitue, à savoir une aspiration sans fin [...] : une attente sans limites. Ce n'est pas une attente sans limites parce que le nombre de choses que l'on attend est sans fin ; non, il n'attend rien, mais il vit une ouverture sans limites – et il n'attend

rien ! – Comme le dit une poésie de Clemente Rebora [...] : “Je n’attends rien...”, et pourtant il est totalement tendu vers l’avant [...]. C’est en cela que consiste l’originalité de l’homme ». ⁸ L’originalité de l’homme est l’attente, l’attente de l’infini : cet homme tout entier tendu vers quelque chose.

Plus je relis ces mots, et mieux je comprends pourquoi je revenais toujours me confronter aux textes de don Giussani : parce que j’avais besoin de ce regard plein de tendresse, qui embrassait ce qu’il y a d’humain en moi ! Il ne se trouve pas beaucoup de personnes capables de regarder ainsi l’humain, de regarder la totalité de l’humain sans le réduire. C’est là que se trouve la véritable libération : sentir sur soi un tel regard, dans l’immensité de notre humanité. « Le sérieux de l’affection envers soi-même consiste à percevoir son propre besoin sans limites mais – j’insiste – pas de son besoin sans limites parce que l’on veut cent mille choses et que l’on désire aussi la cent mille et unième ! Il est sans limites précisément parce qu’il ne part d’aucune image de ce dont il a besoin : “Il est” besoin ! ». ⁹ Tout cela ne constitue pas un préalable pour passer ensuite à ce qui est véritablement important, car il dit : l’« affection pour ce qui est humain – [...] attachement plein d’estime et de compassion, de pitié envers soi-même, [...] cet attachement que ta mère avait à ton égard, spécialement quand tu étais petit (mais aussi maintenant que tu es grand) – s’il n’y a pas un peu de cela en nous envers nous-mêmes, c’est comme si le terrain sur lequel construire faisait défaut. Le mouvement naît de cela, il naît d’une affection pour sa propre humanité. [...] Parents, patrie, terre natale, ou le Mystère qui fait les choses, Dieu, ne deviennent familiers que s’ils sont perçus comme – en un certain sens – une partie de nous-mêmes, comme constitutifs de nous-mêmes ». ¹⁰

Pour une personne qui parle ainsi, la foi n’est pas facultative ; arriver à Le reconnaître est indispensable parce que c’est là, dans la reconnaissance du Christ, que l’on peut trouver la réponse à ce besoin sans limites, à cette attente de l’infini. Nous sommes venus ici de tous les coins du monde pour cela. Si cela n’était pas pour cela, ce serait une perte de temps. Si ce lieu n’avait pas la prétention de répondre à cela, ce serait se moquer de nous.

Justement ces jours-ci, cette semaine, l’Église, consciente du drame qui se joue dans chaque homme, propose cette prière dans l’Offertoire : « Accepte, Seigneur notre Dieu, ce que nous présentons pour cette eucharistie où s’accomplit un admirable échange : en offrant ce que tu nous as donné, puissions-nous te recevoir Toi-même » ¹¹. La seule chose dont nous ayons besoin est de « Toi-même », aucune autre chose ne peut suffire à notre besoin : donne-nous en échange – de ces pauvres biens que nous te donnons et que tu nous a donnés – Toi-même. C’est pourquoi, par moments, dans le dialogue avec les étudiants rapporté dans le livre, don Giussani laisse s’échapper, en quelque sorte, ces mots : « Mon cœur et ma chair exultent en le Dieu vivant » ¹², mon cœur est joyeux parce que Dieu vit ! Le fait qu’il y ait l’infini, que Dieu vive, est ce qui rend le cœur joyeux parce qu’il y a une réponse à ce que nous désirons.

Ainsi, quand nous parlons de la foi, nous parlons de cela, nous parlons de la réponse à cela. Mais pour pouvoir le comprendre, pour pouvoir comprendre la différence entre la foi et toute autre chose, il faut une humanité de ce type. Autrement, nous pouvons parler de la foi sans avoir la foi, sans avoir besoin de la foi, parce qu’il n’y a pas en nous l’urgence de ce Tu, de ce « Toi-même » dont parle la Liturgie, parce que nous pouvons remplir notre vie de tant de choses inutiles ou ne pas avoir le courage d’avoir un tel sérieux face à nos nécessités, en pensant déjà à l’avance qu’il n’y a pas de réponse.

Voilà pourquoi don Giussani affirme que l’on peut avoir les deux attitudes décrites par l’Évangile : « Imaginons lorsque Jésus-Christ a commencé à parler sur les chemins, sur les places. L’Évangile montre immédiatement les deux sortes d’attitude – il n’est pas difficile de s’en rendre compte. D’un côté, il y avait ceux qui avaient la solution en poche ou du moins qui savaient déjà quels étaient les instruments pour affronter le problème de l’homme et du peuple (les scribes et les pharisiens), et avec eux tous ceux qui partageaient l’esprit de cette attitude. Imaginez comment ils l’écoutaient ; précisément comme des pierres sur lesquelles les mots tombaient inutilement ou comme des pierres qui contredisaient ses paroles, avec scepticisme ou par une dialectique radicalement opposée : la pierre de cette attitude repoussait la proposition de ce discours, elle le contredisait ou le laissait se perdre. Essayons en revanche d’imaginer les autres, les pauvres gens. Non pas “pauvres gens” parce qu’ils étaient pauvres – Nicodème n’était pas pauvre, et beaucoup d’autres non plus, comme le souligne l’Évangile – mais “pauvres gens” par leur cœur, ceux qui allaient l’écouter parce que “jamais un homme n’a parlé comme cet homme !”, à savoir parce qu’ils étaient animés, ils se sentaient animés, touchés dans leur affection, ils se sentaient renouvelés dans leur affection pour eux-mêmes, dans leur

humanité, dans la perception de leur propre humanité. Ces gens le suivaient par milliers dans le désert, en oubliant même de manger. Et quel était le premier facteur qui définissait ce phénomène ? “Jésus-Christ” ? Non ! Le premier facteur qui définissait ce phénomène était qu’ils étaient de pauvres gens qui avaient – comme je l’ai dit – pitié d’eux-mêmes, des gens qui avaient faim et soif [...]. Faim et soif, qu’est-ce que cela signifie ? [...] Désirer que se réalise sa propre humanité, qu’émerge la perception vraie de sa propre humanité ».¹³

Il faudrait effectuer une sorte d’anesthésie générale pour qu’un homme perde intégralement le sens de l’attachement envers lui-même. La forme de société dans laquelle nous vivons parvient à réaliser ce type d’anesthésie générale ; mais celles-ci ne peuvent être permanentes (il y a toujours une brèche !). Même ces anesthésies générales, extrêmement répandues, ont une limite : elles ne peuvent être permanentes, et l’on ne peut donc éviter la souffrance et la blessure. Cela permet à la grâce d’entrer, à travers cette souffrance et cette blessure.

Chacun de nous est arrivé ici, quelle que soit sa situation, avec cette blessure. Demandons – et demandons-nous réciproquement – cette ouverture. Nous pouvons être ici comme nombre de ceux qui allaient voir Jésus, comme des pierres ; ou bien nous pouvons être ici avec une blessure ouverte, en hommes, avec toutes nos exigences. En relisant l’Évangile, j’étais frappé par la manière dont la foule est décrite : elle le suivait, même en l’écoutant passionnément, mais sans engager le fond de son cœur, sans s’impliquer totalement. C’est pour cela que nous avons choisi ce titre : « Une aventure pour soi-même ». Si ces jours-ci et, en général, notre participation au mouvement ne sont pas une aventure pour nous-mêmes, tout est inutile. Être ensemble, c’est nous aider à ce que ces journées deviennent une aventure pour chacun de nous. Les assemblées que nous ferons expriment le désir et la tentative de raconter les expériences, les difficultés, les questions, les témoignages, tout ce qui nous empêche ou nous aide à vivre, en hommes, la foi comme réponse à notre besoin humain. Le fait que le test de la foi est la satisfaction nous empêche de nous laisser aller à des dissertations ou des discours. Ainsi, ces journées peuvent être une occasion supplémentaire offerte à notre humanité pour accomplir un pas dans la conscience de ce que nous sommes et de ce qu’est le Christ, ce qu’est le Christ pour chacun de nous, pour le besoin humain que nous sommes. Accompagnons-nous sur ce chemin.

Jeudi matin
21 août 2008

POINT DE LA SITUATION

Julián Carrón

J'essaie de faire le point du parcours que nous avons effectué jusqu'à présent pour poursuivre le travail des prochains jours. Deux questions ont émergé clairement des assemblées d'hier.

1. De la foi comme connaissance à l'éthique

J'intitulerais la première : le glissement de la foi comme connaissance à l'éthique. J'en veux pour preuve ce qui émerge souvent de nos interventions, à savoir que l'on commence à parler de la foi, de la connaissance, mais on se déplace ensuite sur « comment je peux en être digne ». Comme c'est une question assez récurrente, je veux m'y arrêter un instant, car le même problème est ressorti en juin dans une rencontre de responsables des étudiants, où un jeune disait : « Je me suis aperçu que l'on raconte souvent beaucoup de choses vraiment belles, mais c'est comme si, à un moment donné, j'avais honte de dire que ce que je cherche au fond, c'est le Christ. C'est comme si je disais que je vais aux vacances de la communauté parce qu'elles expriment une unité, une très belle compagnie, et que je m'arrêtais là. Je sais que, au fond, c'est Autre chose que je cherche, mais j'ai une certaine crainte, une honte à dire que cette "chose"-là, à savoir le Christ, est Ce qui me correspond vraiment ». Que se passe-t-il alors ? Il se passe que le centre d'intérêt glisse des choses belles, des choses vraiment belles qui se produisent, au problème de la honte. J'ai dit à ce jeune : « Ta honte ne m'inquiète pas ; ce qui m'inquiète, c'est l'immoralité face aux choses belles, aux choses vraiment belles dont tu reconnais qu'elles se produisent. Parce que tu ne peux pas vaincre ta honte : si tu avais la possibilité de créer les choses belles, tu n'aurais pas besoin du Christ qui les fait se produire, tu n'aurais pas besoin du Christ présent qui t'entraîne tout entier. Voilà pourquoi le Seigneur te répond en continuant à faire se produire de belles choses : non en te faisant un discours sur ta honte, mais en les faisant se produire à nouveau sous tes yeux, de sorte que, parfois, tu te laisses entraîner et tu es content au point de vaincre même ta honte ». C'est incroyable : quelle méthode, quelle tendresse que celle du Mystère qui se courbe vers nous, qui s'incline vers nous pour nous entraîner dans Sa connaissance à travers ce qu'il fait se produire dans le réel ! Il ne te fait pas un discours, il continue à faire se produire des choses. Nous voyons donc encore une fois combien il est important que le fait du Christ et les faits que le Christ fait se produire sous nos yeux trouvent un moi, une humanité dans laquelle s'enraciner, un cœur, une simplicité de cœur qui nous fasse vaincre la tentation de détourner notre regard des faits. En agissant, Il nous invite à avoir les yeux fixés sur Sa présence, et non sur nos engagements (parce que, avec nos engagements, nous n'allons nulle part). Notre engagement, notre liberté se joue face à cette Présence. Rose le disait très bien hier dans le film sur le Meeting Point de Kampala : les choses que l'on doit faire nous lassent, c'est le fait de regarder qui fait bouger, qui émeut. Le chemin chrétien est simple – c'est une vérité que don Giussani a toujours rappelé –, simple : toutes les complications commencent lorsque manque cette simplicité du cœur ; alors, tout devient vraiment compliqué, parce que même si je parvenais à faire les choses correctement, le problème de la foi resterait intact, parce que je n'aurais pas encore commencé à répondre au défi que me lancent les faits, qui m'appellent à autre chose. C'est pourquoi, souvent, insister sur le fait de faire correctement est un alibi que nous nous cherchons (« Je ne suis pas à la hauteur, je ne suis pas cohérent, je ne suis pas digne, je ne suis pas..., je ne suis pas..., je ne suis pas..., je ne suis pas... ») pour ne pas relever le défi que nous lance la présence du Christ sous nos yeux. Voilà ce qui est immoral.

2. L'intimisme

La deuxième question ouverte est celle de l'intimisme ou, pour utiliser une formule qui a émergé durant l'assemblée, le fait d'« être là, suspendu ». Parfois, entendre cela peut nous scandaliser. Mais paradoxalement, pour moi, le fait que ces choses commencent à émerger est le signe que quelque chose bouge enfin. Pourquoi est-ce que je dis que quelque chose bouge enfin ? Parce que si l'on a pendant des années identifié le Christ uniquement à la compagnie, ou si l'on a réduit le Christ au signe

ou aux effets, aux fruits ou aux valeurs chrétiennes, aux effets que le Christ provoque, on n'a pas le problème de savoir si le Christ est intimiste ou pas, on n'a pas ce problème, on ne sent pas le risque d'affirmer quelque chose qui pourrait ne pas être réel, parce que l'on n'a pas encore commencé le parcours de la foi ! Je ne sais pas si je parviens à me faire comprendre. Quand commence à apparaître la question de savoir si ce que j'affirme est réel ? Quand ? Lorsque je commence à sentir le frisson du risque. Soyons donc attentifs à ne pas tenter de résoudre ce risque – le risque dans le beau sens du terme, au sens de défi – en répétant un discours correct et lisse. Demandons-nous plutôt : mais moi, lorsque j'affirme le Christ, j'affirme quelque chose de réel ou pas ? Commencer à ressentir ce frisson dans les entrailles de notre moi est le symptôme de quelque chose qui commence enfin à bouger. Souvent, dans la vie de l'Église, lorsqu'on se trouve en difficulté ou que l'on se met sur la défensive, on préfère en revenir à la répétition de l'orthodoxie. Nous pouvons même nous répéter l'orthodoxie et nous attacher à la doctrine saine pour éviter à nouveau, d'une autre manière, d'affronter ce qui se produit, pour éviter de relever le défi des faits !

Si l'on ne risque pas, si l'on ne se met pas personnellement véritablement en mouvement pour effectuer le parcours de la foi, on ne se trompe peut-être pas, mais on n'arrivera jamais à la foi, et on s'en apercevra immédiatement à la manière dont on vit la réalité, à la manière dont on est face à la réalité. Parce qu'avoir la foi (la foi comme quelque chose que je reconnais comme étant réel) et ne pas l'avoir n'est pas la même chose. Un discours correct répété ne fait pas émerger des sujets et des témoins aussi imposants que ceux que nous avons vus et que nous voyons sans cesse. Vous comprenez ? Même pas en rêve, même pas en peinture.

En quoi l'École de communauté¹⁴, et par conséquent le contenu des Exercices, nous corrigent-ils sur ces deux points ? La foi comme parcours de connaissance.

La première manière de déjouer ces risques (en particulier celui de l'intimisme, autrement dit la question de savoir si ce à quoi j'adhère est réel ou ne l'est pas) est le chapitre dix du *Sens religieux*, car nous pouvons maintenant le reprendre à partir de ce risque et commencer à comprendre vraiment la contribution spectaculaire que don Giussani nous apporte pour sa solution. Le point de départ est cette réponse que je donne souvent à mes étudiants lorsqu'ils me demandent : « Mais vous êtes sûr de ce que vous dites ? ». « Oui, parce que je ne pars pas de Dieu, je pars de la réalité ». C'est exactement la portée méthodologique du chapitre dix du *Sens religieux*. Le moi est réveillé dans la rencontre avec la réalité, et c'est le début du parcours de la connaissance, la stupeur face à la réalité ; je dois rendre raison de la présence du réel, et je ne peux le faire de manière convenable si ce Mystère qui est à l'origine de la réalité n'est pas plus réel que celle-ci ! Mais faire ce parcours nous semble artificiel, contre nature ; autrement dit, il y a ce détachement entre Dieu et l'expérience que nous faisons de la réalité. Il semble presque qu'aller jusqu'à l'origine du don, faire le parcours qui va du signe au sens, est quelque chose de forcé dans des buts religieux, et non le propre de la raison originelle face à toute chose ; on réagit comme si ce n'était pas la réalité elle-même qui, en se produisant, exige ce parcours et pousse la raison à faire ce parcours. Mais c'est la réalité qui se produit qui est en soi un défi lancé à la raison, une provocation, une invitation ! Le défi ne s'ajoute pas ensuite, par action de l'intellect ou de la volonté. Le caractère de signe n'est pas le revêtement subjectif d'une objectivité qui en serait privée à l'origine. La réalité est signe ; elle ne devient pas signe parce que je le dis, par une opération du sujet. Elle est donc signe pour un sujet, et non grâce à un sujet.

Comme le dit don Giussani dans *Le sens religieux*, la manière dont le réel se présente à moi est une invitation à « rechercher quelque chose d'autre, plus loin que ce que je vois de prime abord [c'est de là que vient le frisson, car cela va au-delà de ce qui apparaît, c'est dedans, mais au-delà. La réalité saisit notre conscience de sorte que celle-ci pressent et perçoit quelque chose d'autre [...]. Je peux exprimer cette réaction par une question : qu'est-ce que ceci (que j'ai devant moi) ? Pourquoi ceci ? »¹⁵. Bien. « Comment s'appelle ce que l'on voit et que l'on touche et qui renvoie à autre chose ? On le nomme signe »¹⁶ (nous devrions le savoir par cœur par l'École de communauté). Signe : pour l'expliquer, j'ai besoin d'affirmer quelque chose d'autre. Comme dans l'exemple du bouquet de fleurs : lorsque nous recevons un bouquet de fleurs, la première chose que nous nous demandons est qui nous les a envoyées. Mais pourquoi suis-je convaincu que ce « qui » existe et qu'il n'est pas le fruit d'une auto-conviction, qu'il n'est pas virtuel, qu'il n'est pas intimiste, qu'il n'est pas suspendu dans les airs ? Pourquoi en suis-je convaincu ? À cause de la présence du bouquet de fleurs.

Attentions, nous arrêter sur cette dynamique n'est pas banal, car cela devrait déjà permettre de vaincre l'objection fondamentale de Ludwig Feuerbach de penser que l'élan religieux n'est qu'une projection. Mais j'y reviendrai plus tard.

La dynamique de la foi est la même que la dynamique du réel, menée à son plus haut niveau, car j'ai devant moi non seulement le réel, quelque chose de réel, mais un réel si exceptionnel qu'il déclenche bien plus aisément tout le parcours de la connaissance. Mais la dynamique est littéralement la même. La foi ne commence donc pas par une suggestion, par un sentiment, par une imagination ; tout commence face à un événement qui se produit et provoque la raison plus que tous les autres. Au départ, il n'y a donc pas une imagination sur ce que l'on ne voit pas, une fuite dans l'au-delà, un élan émotif vers l'invisible, mais un état de fait qui se pose et exige une explication, qui implique la raison plus que toute autre chose, car rien d'autre ne mobilise autant, ne fait autant sursauter l'humanité. Par conséquent, si je n'accepte pas de parcourir ce chemin de la connaissance, provoqué par le fait exceptionnel que j'ai devant moi, je finis sans m'en rendre compte par avoir une conception fidéiste de la foi. On peut être dans le mouvement et avoir une conception fidéiste de la foi, pour laquelle l'objet que l'on croit n'est pas réel, mais supposé par le sentiment, par un élan subjectif. Et une foi sans raison, qui n'a rien à voir avec la connaissance, n'est pas une foi comme certitude fondée que le Christ existe. Voilà pourquoi la vraie question est celle des exercices de la Fraternité : le problème de la foi ne concerne pas ce que nous ne voyons pas, mais ce que nous voyons. Au début de la foi ne se trouve pas une initiative subjective, un sentiment, une décision, une imagination, mais un fait : « la rencontre avec un événement, avec une Personne »¹⁷. La foi ne part pas de l'intérieur, mais de l'extérieur, de quelque chose qui se produit, et secoue et provoque le sujet dans ses dimensions fondamentales : raison, cœur, liberté, affection.

Nous le voyons, le fait que la foi est une connaissance est encore loin d'être enraciné. Si on peut l'utiliser de manière métaphorique, ce n'est pas une vraie connaissance. À quoi le voit-on ? Au fait que nous ne l'utilisons pas ensuite comme quelque chose de réel, nous ne comptons pas sur ces choses comme si elles étaient réelles : pour résoudre les problèmes, pour entrer dans la réalité, pour vivre les circonstances, pour affronter les difficultés, pour vivre, cela n'a rien à voir. Lorsque nous trouvons quelqu'un qui parle du Mystère comme de quelque chose de réel ou que nous voyons quelqu'un qui évolue en partant du Mystère comme quelque chose de réel, nous nous détournons immédiatement et se dégage alors, face à notre malaise, ce en quoi le problème consiste. Nous pouvons alors comprendre, nous pouvons nous rendre compte de la portée culturelle de l'effort que nous avons vu faire à don Giussani pendant des années pour nous donner l'instrument pour lutter avec chacun de nous, pour nous donner les instruments qui nous permettent de sortir d'une situation qui a des racines séculaires (comme si nous étions les enfants de Descartes ou d'Immanuel Kant), dans laquelle la certitude est donnée par la pensée ou la force du sentiment, et non par la réalité comme événement. Pourquoi donc Feuerbach n'a-t-il pas raison ? Pourquoi n'est-ce pas notre désir qui invente Dieu ou qui fait comme si le Christ était présent ? Pourquoi la foi n'est-elle pas une projection dont j'ai hérité et à laquelle je reste attaché, qui me fait me sentir psychologiquement en sécurité et à laquelle je ne renonce pas, mais qui n'a au fond pas de raisons et pas d'incidence sur la vie ? Feuerbach n'a pas raison parce que le point de départ de la foi – comme nous le répétons sans cesse – est quelque chose qui est en dehors de moi, un fait exceptionnel incomparable, à la fois désirable et impossible, qui génère une expérience humainement unique et interpelle la raison en exigeant une explication. C'est ce fait même que je vois qui demande à être expliqué. Feuerbach n'a pas raison : il est possible que j'invente, il est possible que j'aie ce sentiment, il est possible que j'aie ce besoin, tout est possible, tout, je te l'accorde, mais ce sujet qui pense tout ne se fait pas lui-même, et s'il ne se fait pas lui-même, c'est un Autre qui le fait, qui n'est pas virtuel mais réel, plus réel que moi-même, plus réel que la réalité.

Si nous sommes disponibles à nous laisser secouer, émouvoir, à mettre en mouvement toute notre capacité humaine (qui n'est pas seulement notre sentiment, mais qui est raison, liberté et affection), nous pouvons faire un parcours de la connaissance qui nous mène à la foi et vivre la foi en Jésus-Christ en hommes, c'est-à-dire sans rien censurer, avec toute notre humanité. Et le test pour vérifier que j'ai effectué le parcours de la connaissance et de la foi s'appelle la satisfaction. Si ce que nous avons dit jusqu'à présent ne suffisait pas, il y a encore un test qui nous empêche d'être constamment en suspens, d'être dans le virtuel : voir si je peux faire une expérience réelle de satisfaction, c'est-à-

dire de correspondance. Car pour trouver la satisfaction, l'objet qui me satisfait doit être réel. Essayez donc de ne chercher la satisfaction que dans le virtuel ! Sans un Tu réel, il n'y a pas de satisfaction qui tienne. C'est pourquoi la foi, nous le disions en commençant, n'est pas facultative. Mais nous pouvons nous aussi bien souvent utiliser les mots selon nos intérêts ; on le voit justement lorsque nous utilisons le mot « correspondance », lorsque nous utilisons le mot « satisfaction ». Ne croyons pas nous en sortir en faisant les malins...

Quelqu'un m'a écrit : « Très souvent, nous identifions l'expérience de la satisfaction au fait d'avoir réussi à avoir certaines choses, un certain succès, ou bien la reconnaissance des autres. Peux-tu expliquer ce que signifie vraiment l'expérience de la satisfaction de la foi ? ». Je dis : regardons les choses en face et ne succombons pas constamment à notre mensonge, car on ne peut pas dire que nous ne nous rendons pas compte lorsque nous mettons la mauvaise chaussure, nous n'ignorons pas si elle nous correspond ou pas, et nous n'avons pas besoin de le demander au chef ou d'aller voir un psychologue. C'est ce manque de loyauté qui crée la confusion en nous. Voilà pourquoi, le premier jour, j'ai dit ce que dit don Giussani sur l'affection envers soi-même, parce que lorsque l'on a cette affection pour soi-même, c'est-à-dire ce sérieux vis-à-vis de ses propres nécessités, de ses propres exigences, on possède en soi-même le critère de jugement pour voir ce qui nous satisfait. Mais là encore, nous pouvons réduire, car nous identifions souvent nos nécessités à des images. Voilà pourquoi don Giussani répète toujours (et nous le comprenons mieux maintenant à partir du travail que nous sommes en train de faire) que, pour reconnaître les besoins véritablement humains (sans les réduire), il faut être simples de cœur. L'affection envers nous-mêmes exige la pauvreté, la pauvreté d'esprit. L'affection envers nous-mêmes revient à redécouvrir les exigences constitutives, les besoins originaux dans leur nudité et leur ampleur. Et lorsque l'on est pauvre d'esprit, que surprend-on en soi-même ? Une aspiration sans fin, une attente sans limites, au point que – comme il le dit en citant Clemente Reborà – l'on n'attend personne, parce que l'on sait parfaitement que tout est insuffisant (ce qui ne veut pas dire que l'on ne s'implique plus !), et pourtant on est là, tendu dans l'attente, c'est-à-dire que l'on ne succombe pas en associant cette tension à une image qui nous accomplirait, ce qui est de l'idolâtrie. La tentation de l'idolâtrie : identifier ce que nous désirons mystérieusement – le Mystère – à l'idole. Don Giussani explique : « C'est comme si, sur ce pré, nous imaginions un pauvre en esprit ; nous devrions nous l'imaginer assis là, les jambes écartées, le visage tourné vers le haut à regarder le ciel, la terre, les montagnes et toute chose, avec cette dilatation totale du cœur sans fixer dans son imagination : “Voilà, je voudrais un toit, je voudrais une maison, je voudrais une femme, je voudrais des enfants, je voudrais de l'argent”. Rien, il n'y a rien ! Voilà l'originalité de l'homme ; en effet, l'originalité de l'homme est d'attendre l'infini [...]. Il en est ainsi, nous l'avons observé, pour l'exigence de l'amour, il en est ainsi pour l'exigence de la vérité, il en est ainsi pour l'exigence de possession, pour l'exigence du lien avec la réalité ».¹⁸

Dites-moi maintenant si la manière dont nous parlons de la correspondance, de la satisfaction, a un lien avec cela. Cessons de se moquer les uns des autres, parce que c'est cela qui nous empêche ensuite de reconnaître la diversité du Christ. Si n'importe quoi nous correspond, que faisons-nous ici ? Si nous pouvons nous en sortir avec n'importe quoi, avec n'importe quelle image, pourquoi avons-nous besoin de la foi ? Pourquoi la guérison ne nous suffit-elle pas, comme aux neuf lépreux de la parabole ? Pourquoi ? Pourquoi les fruits chrétiens ou le fait d'être ensemble dans une belle compagnie ne nous suffisent-ils pas ? Pourquoi cela ne nous suffit-il pas ? Pourquoi la foi ne peut-elle être facultative ? Précisément pour cela : parce que l'originalité de l'homme est d'attendre l'infini.

Seule une telle humanité, comme le dit l'École de communauté, se rend compte, lorsqu'elle rencontre quelque chose d'exceptionnel, que cette exceptionnalité qui est en mesure de satisfaire et d'attirer tout le moi est synonyme du divin. Pour cette raison, la foi donne une satisfaction toute différente, dont nous pouvons voir l'effet dans l'expérience. Pourquoi ? Parce que – comme le dit don Giussani, l'attrait que Jésus exerçait sur les autres, c'est-à-dire l'attrait qu'il suscite en nous lorsque nous Le rencontrons, était dû au fait que son point de référence ultime n'était pas Lui-même, mais le Père ; il attirait à Lui-même pour conduire au Père, pour nous ouvrir au Mystère, le seul qui puisse correspondre. Nous trouvons en nous cette correspondance unique de la foi précisément parce que nous rencontrons quelque chose de réel et de présent, qui nous satisfait parce qu'il y a dedans Quelque chose qui nous ouvre à l'infini, et nous trouvons une correspondance que nous appelons impossible.

C'est Lui qui accomplit la nature de mon moi, qui est désir de l'infini. Tandis que toutes nos tentatives pour réduire le signe comme s'il n'avait pas en lui le Mystère, tout le temps passé ensemble sans qu'il y ait le Mystère, ne parviennent pas à nous saisir. Car si ce n'est pas comme Jésus qui, lorsque l'on est avec lui, nous ouvre au Mystère, cela ne correspond pas, cela ne satisfait pas. Voilà pourquoi la foi ne peut être facultative. Pour utiliser une très belle expression de don Giussani : c'est un Tu réel et mystérieux qui, seul, correspond. L'objet de la foi est ce Tu réel et mystérieux. C'est à cela que nous sommes invités, et pas à moins que cela : moins que cela ne rendrait pas la foi assez raisonnable pour prendre et demander tout le moi. Car jamais comme dans ce rapport avec le Tu réel et mystérieux, ma vie acquiert une portée, une connaissance, une expérience que rien d'autre ne peut donner. Reprendre tout cela est un travail avant tout personnel car, comme vous le voyez, chacun de nous est en cause. Personne ne doit se substituer à notre travail personnel (pas individualiste, parce que nous nous faisons compagnie) ; autrement dit, attention à ne pas jouer les médiateurs : amis, c'est-à-dire témoins, et non connivents. Si nous tentons de réduire la portée du défi, nous sommes des criminels et non des amis. Chacun de nous est appelé par son nom par le Christ, parce que chacun de nous sent dans ses entrailles le besoin de la satisfaction, de la plénitude de la vie. Par conséquent, être ensemble signifie nous aider à cela, et nous utilisons ce temps ensemble comme une aide, et non dans un autre but.

Samedi matin
23 août 2008

SYNTHESE

Julián Carrón

Nous avons commencé notre travail de ces jours-ci en partant de la provocation de don Giussani que nous avons rappelée aux exercices de la Fraternité : la négation du fait que Dieu est tout en tout est un manque de religiosité qui commence, sans que personne ne s'en aperçoive, d'un détachement qui s'opère entre Dieu comme origine de la vie, comme origine et sens de la vie, et Dieu comme un fait de la pensée. Autrement dit, souvent, ce que nous pensons sur Dieu n'a rien à voir avec ce qu'Il est à partir de l'expérience, et cela se produit sans que personne ne s'en aperçoive. Pourquoi cela se produit-il ? La substance de la question s'explique dans la lutte qui se développe sur la manière de comprendre le rapport entre raison et expérience. Ces jours-ci, nous avons fait une expérience ensemble : regardons ensemble l'expérience en essayant de nous aider à établir un rapport vrai entre raison et expérience, regardons l'expérience en essayant de la saisir avec toute notre raison.

1. Affection envers soi-même

Chacun de nous est arrivé ici dans une situation précise (vous êtes nombreux à me l'avoir dit, chacun peut s'en souvenir), et la première chose qui s'est produite, c'est que nous avons immédiatement été emplis d'un regard plein d'affection qui permettait de regarder et de reconnaître plus facilement son propre moi avec ses besoins. Reprenons encore une fois la manière absolument émouvante dont don Giussani parle de cette affection envers soi-même : « Dans l'affection pour soi-même, dans l'attachement à soi-même, originel, s'affirme la surprise de ne pas s'être fait soi-même ».¹⁹ Autrement dit, nous trouvons chez don Giussani un regard qui est en mesure de s'étonner devant ce qu'est le moi. Cette affection pour soi-même se mesure au sérieux du regard que l'on porte sur ses propres besoins. Nous voyons qu'il a cette affection pour nous au fait qu'il a davantage conscience de ce dont nous avons besoin que nous-mêmes. C'est pour cela que l'on se sent pour ainsi dire libéré dans cette étreinte. « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice »²⁰, ceux qui reconnaissent qu'ils ont cette faim et cette soif ; en effet, puisque l'affection pour moi-même est la redécouverte de ces exigences qui me constituent, de ces besoins originels dans leur nudité et leur ampleur, toute la pauvreté d'esprit est nécessaire pour reconnaître mon moi sans le réduire à ma propre interprétation, à ma culture, à ma mesure.

Nous avons besoin de quelqu'un qui nous regarde de cette manière ; en effet, étant donné que nous vivons dans l'histoire, d'habitude, nous nous regardons tous nous-mêmes à travers la mesure de la culture dans laquelle nous vivons, qui réduit par définition. C'est pourquoi ne donnons pas pour acquise une seule ligne de ce que nous disons, chers amis, car le fait que nous trouvions une page comme celle de don Giussani qui nous regarde de cette manière est un signe de l'autre monde en ce monde. Il n'est pas sentimental, il ne possède pas une humanité légèrement supérieure. Non ! Ce ne serait pas possible, même pour lui, car il appartient à la même culture, il serait réduit et incapable de regarder de cette manière si autre chose ne vibrait à l'intérieur. Parfois, nous semblons ne pas nous rendre compte que, pour regarder ainsi, il faut que le Verbe se soit fait chair et qu'il habite parmi nous : qu'il y habite maintenant, car ce regard ne se trouve pas seulement dans l'Évangile, mais chez une personne qui nous regarde maintenant de cette manière !

Don Giussani nous témoigne cette pauvreté d'esprit qui peut reconnaître cette aspiration sans fin, cette attente sans limites. « L'affection pour soi-même nous ramène à la découverte des exigences constitutives, des besoins originels, dans leur nudité et leur ampleur. [...] Ce n'est pas une attente sans limites parce que le nombre de choses que l'on attend est sans fin [je ne veux pas que l'on se méprenne sur cela : ce n'est pas parce que l'on a une liste interminable d'attentes à réaliser] ; non, il n'attend rien, mais il vit une ouverture sans limites [...]. Comme le dit la poésie de Clemente Rebora [...] : "Je n'attends rien..." , et pourtant il est totalement en tendu vers l'avant [...] »²¹ : c'est une formule géniale pour dire ce qu'est cette attente sans limites.

Telle est la particularité de l'homme. La caractéristique de l'homme est l'attente de l'infini. Il faut cette pauvreté pour reconnaître que tout ce que j'attends ne se réduit pas à mes images, aux images que la mentalité d'aujourd'hui, ma culture, la publicité me mettent dans la tête. Voilà pourquoi il faut être pauvre en esprit, ce qui n'advient que dans la rencontre avec un tel regard, qui me permet d'être moi-même, d'avoir le courage de regarder tout le besoin que je suis ; autrement, je prends peur et je le réduis. « Le sérieux de l'affection pour soi-même consiste à percevoir son propre besoin sans limites [...]. Il est sans limites précisément parce qu'il ne consent aucune image de ce dont il a besoin : "Il est" besoin ! [...] Ce qu'il y a de plus sérieux au monde et dans la vie, c'est toi, c'est ta personne ».²² Je « suis » besoin, et non : j'« ai » besoin de certaines choses. Je suis ce besoin, je suis cette attente sans limites, je suis cette attente de l'infini, je suis cela.

Une personne qui a cette pauvreté peut avoir un attachement plein d'estime, plein de compassion et de pitié pour elle-même. Mais je vous demande : combien de fois avons-nous un tel regard sur nous-mêmes ? Quand avons-nous eu pour la dernière fois un instant de cette tendresse pour nous-mêmes ? Et je vous lance un défi : où trouvez-vous un tel regard ? Pourquoi est-ce que je relisais constamment les pages de don Giussani ? Parce que je ne trouvais ce regard nulle part ailleurs. Vous comprenez ? Ce n'est pas que je suis stupide ou que je n'ai rien de mieux à faire... Où peut-on rencontrer un regard capable d'êtreindre de cette manière toute mon humanité ?

Sans un peu de cet attachement envers notre humanité, le terrain nous manque pour construire tout le reste. Mais pourquoi don Giussani fait-il cela ? Qu'est-ce qu'il brûle en agissant ainsi ? Il brûle deux mille ans... Ce n'est pas le choix de don Giussani, c'est celui du Christ : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades ».²³ Mais cela a lieu maintenant, c'est quelqu'un qui me regarde maintenant de cette manière. Il est venu et il vient pour nous qui sommes misérables, maintenant.

Et comment répond-il à notre nature de nécessiteux ? Comment savons-nous qu'Il ne nous a pas abandonnés et qu'il continue à avoir pitié de nous ? Le point de départ n'est pas et ne peut être une imagination, un sentiment, une déduction, mais des faits, la réalité. Le point de départ est l'attachement à la réalité, à quelque chose de réel, si bien – et nous le savons bien, il suffit de s'observer – que si l'on ne trouve pas quelque chose de réel, on ne se regarde pas ainsi.

2. Les faits

Par conséquent – voilà le deuxième point – il faut regarder les faits à travers lesquels Il répond. Quels faits ? Regarder les faits est une méthode, mais pas une méthode inventée par don Giussani : c'est une méthode que don Giussani apprend de la manière normale d'entrer en rapport avec la réalité, mais dont nous trouvons le témoignage le plus pur chez Jésus : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent point dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit ».²⁴ De quoi parle-t-il ? D'où part-il ? De son regard sur les oiseaux. Mais il ne peut regarder les oiseaux sans finir par parler de son Père. Il veut nous apprendre un regard qui ne s'arrête pas à l'apparence, mais qui arrive jusqu'à l'origine, jusqu'au Père, d'où la réalité surgit en permanence : les oiseaux. « Et qui d'entre vous peut, par son inquiétude, prolonger un tant soit peu son existence ? ».²⁵ Un regard qui nous fait demander. Te donnes-Tu toi-même la vie ? Allons donc, tu ne peux pas ajouter ne serait-ce qu'un seul instant à ta vie ! Qui te la donne maintenant ? Quel est le point de départ de Jésus ? La vie que nous reconnaissons maintenant. « Et du vêtement, pourquoi vous inquiéter ? Observez les lis des champs, comme ils croissent : ils ne peinent ni ne filent, et je vous le dis, Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs [c'est Dieu qui habille ainsi l'herbe des champs !], qui est là aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ? ».²⁶ Gens de peu de foi : gens qui ne regardent pas la réalité jusqu'à son origine, qui ne comprennent pas que tout ce qui se passe en cet instant (des oiseaux jusqu'à l'herbe, au moi) est entièrement généré, soutenu, engendré en cet instant par un Père. C'est donc de la réalité que nous devons rendre compte : de ce qui est, et non de ce que j'imagine, que je sens, que je vis... De ce qui est : les oiseaux, l'herbe, le moi. Il faut partir de la réalité. Comme le disait Andrei Siniavski, « il ne faut pas croire par tradition, par peur de la mort ou pour se protéger. Ou bien parce qu'il y a quelqu'un qui commande et qui nous inspire la crainte, ou encore pour des raisons humanistes, pour se sauver ou faire l'original. Il faut croire pour la simple raison que Dieu existe »²⁷, comme le crie la réalité toute entière. Voilà pourquoi Feuerbach se trompe : nous ne croyons pas pour des raisons humanistes ou parce que nous avons peur, nous croyons parce qu'il existe.

C'est cette même dynamique, que nous voyons chez Jésus et que don Giussani nous a enseignée que nous avons retrouvée ces jours-ci. Par conséquent, quels sont « les oiseaux » dans les faits que nous avons vus cette année ? Examinons ensemble les faits, regardons-les ensemble. Vous l'avez tous vu : les Zerbini, Rose et ses femmes malades, Andrea Aziani, et chacun peut ajouter la chaîne de faits qu'il a dans les yeux après ce séjour. Pas d'imagination, je vous en prie, soyons sérieux : que personne ne se permette de réduire les faits à des sentiments ou des interprétations ! Il faut regarder les faits ! Car si nous ne sommes pas loyaux lorsque nous regardons les faits, commence alors cette séparation si terrible entre raison et expérience : c'est le début du dualisme qui fait que l'adhésion à la foi n'est pas raisonnable – vous comprenez ? –, même si nous répétons les mots « Dieu » ou « Marie » ; ce n'est pas raisonnable, car c'est détaché des faits. Mais l'important, c'est que la première distance, la première immoralité se trouve dans la manière dont nous décrivons la réalité, dans la manière dont nous la regardons, si bien que souvent nous ne nous rendons même pas compte de ce qu'il y a. Mais je me demande maintenant : nous sommes tous face à ces faits et à tant d'autres que je ne m'arrête pas à lister. Bien : en combien d'entre nous le parcours de la connaissance s'est-il déclenché ces jours-ci ? N'allez pas me répéter le discours sur la connaissance, je sais déjà que vous le savez tous, cela me semble évident ; mais pour combien le parcours de la connaissance face à ces faits s'est-il déclenché ? Nous avons dit : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! », et tout en est resté là : bien sûr, nous sommes allés à la messe, nous avons prié les Laudes. Mais chez qui la victoire sur la distance et le dualisme s'est-elle jouée ces jours-ci ? S'il n'en est pas ainsi, nous pouvons très bien être là, avoir passé des journées magnifiques, mais repartir défaits ; demain matin, nous nous lèverons en disant : « Nous sommes seuls ».

Si le signe est si éclatant et les faits si irrésistibles et imposants, pourquoi le parcours de la connaissance a-t-il tant de mal à se déclencher ? Don Giussani explique qu'il faut lire ces faits avec le cœur, et que le cœur, pour ne pas limiter ce terme à des réductions sentimentales, est une raison impliquée affectivement (« C'est le cœur – en tant que raison et affection – la condition pour que la raison se réalise sainement »²⁸). Que signifie cette raison impliquée affectivement ? Que notre raison a été prise. Il n'y a donc pas de raison sans affection. Nous sommes face à un fait qui nous a pris et a déchaîné en nous toute l'exigence de comprendre le sens, de comprendre le fond de ce que nous voyons. Et de quoi cela dépend-il ? De l'humain. Si nous manquons d'humanité, le terrain sur lequel construire fait défaut. Si nous avons dit « Que c'est beau ! » et que le parcours de la connaissance ne s'est pas déclenché, si nous avons passé notre temps ici tranquillement, tout contents, sans que se déclenche ce parcours, c'est un malheur, car il provoquera d'autant plus demain, lorsque cela sera fini, une tristesse infinie : sans faim et sans soif, la dynamique de la connaissance ne se déclenche pas. On comprend ici que le besoin n'invente pas la Présence, mais permet de la connaître, de la reconnaître, et on comprend également que le véritable problème de la connaissance n'est pas l'intelligence. « Le cœur du problème cognitif humain ne réside pas dans la capacité d'une intelligence particulière [...]. Le centre du problème est réellement une position juste du cœur ».²⁹ Cette position juste du cœur est la pauvreté d'esprit. Par conséquent, les personnes les plus intelligentes n'ont pas la priorité, mais plutôt les simples, précisément à cause de cette inversion de méthode que le fait de l'incarnation a introduite dans l'histoire. Une inversion, si bien que nous pouvons être ici avec toute notre intelligence et tenter de le mettre dans une boîte. D'accord, c'est une perte de temps parmi d'autres : tu perds ce qui se passe devant toi, qui est la manière dont Il vient à ta rencontre pour répondre à ton besoin.

Nous pensons tout au fond de nous-mêmes que confronter les faits à notre cœur est quelque chose de compliqué, quelque chose d'artificiel, pour des personnes qui se compliquent la vie, et que ce parcours de la connaissance est fait pour ceux qui ont du temps. Nous considérons que la connaissance doit être automatique, spontanée, que nous n'avons pas besoin de faire ce travail. Et même, nous devenons soupçonneux et nous laissons tomber dès que nous entendons le mot « travail ». Très bien, félicitations ! Comme si nous étions convaincus que pour qu'il y ait une vraie connaissance, je ne dois pas y être moi-même. Pourquoi ? Parce que nous sommes influencés par la mentalité dominante, la mentalité philosophique selon laquelle la connaissance est vraie, certaine, garantie, objective, lorsque le sujet n'interfère pas, lorsqu'elle ne sollicite pas l'épaisseur du sujet ; autrement, elle est suspecte, comme on le voit dans l'hypothèse de l'autoconviction. Je n'effectue pas un travail pour reconnaître toute la portée des faits jusqu'à leur signification : je pense que c'est quelque chose de si compliqué que je pratique la « méthode Coué » : je vous l'ai dit souvent au cours des derniers mois de travail sur

la foi, je l'ai entendu dire par tout le monde. Non, non et non ! C'est le soupçon selon lequel la seule vraie connaissance objective serait celle dans laquelle le moi n'interfère pas, à laquelle il ne participe pas, qui est la prétention de la connaissance scientifique d'être la seule forme de connaissance. Voilà pourquoi le Pape a engagé une lutte contre cela. Reconnaissons-nous comme seule connaissance réelle, objective, la connaissance scientifique ? Soit nous élargissons la raison, soit nous chassons inexorablement le Mystère hors de la réalité ; et nous ne savons alors pas quoi faire, et nous parlons du Mystère de manière sentimentale ou intimiste. Il faut le parcours de la connaissance.

Si nous ne faisons pas le parcours de la connaissance dans toutes ces étapes, lorsque nous parlons de foi, nous le faisons de manière déraisonnable, il y a une séparation entre la raison et l'expérience. Nous pouvons bien répéter tout le discours que nous avons tenu sur la foi, mais ces jours-ci – qui devraient être d'une grande aide – nous pouvons continuer à être paresseux, sans découvrir le sens, sans faire un pas personnel. Car le début de ce parcours de la connaissance que l'on appelle la foi, le début du chemin de la certitude est l'avènement sous nos yeux de quelque chose d'extrêmement désirable qui semblait impossible : c'est une humanité aux caractéristiques irrésistibles, une différence qui nous attire. On trouve quelqu'un dont le regard sur la vie nous fait reprendre notre souffle, avec une manière d'entrer en relation avec toute chose pour laquelle rien n'est banal, tout a le poids de l'éternité ; on rencontre un Andrea, une Rose ou une Cleuza. Tu ne peux expliquer ce que tu vois sans impliquer un autre facteur et tu ne peux résister sans te demander : comment cela se fait-il ? Pourquoi cette personne est-elle différente ? Comment peut-elle être ainsi ? Et ce désir entre en jeu : « Je voudrais être comme cela moi aussi » ; nous avons presque honte de nous le confesser à nous-mêmes. Si l'on est loyal jusqu'au bout, cela ne peut pas ne pas aller jusqu'à la limite de devoir impliquer quelque chose d'Autre dans ce que l'on voit.

3. Reconnaître Sa présence

Troisième étape. Qui d'entre nous est parvenu à reconnaître cet autre facteur, cette Présence qui rendait différents ceux que nous avons vus de nos yeux (pas avec les yeux de autres ou de quelqu'un qui nous l'a raconté, mais de nos yeux) ?

Si l'on n'arrive pas à ce point, on ne peut donner de raison adéquate aux faits, on en reste à l'apparence : tout d'abord, c'est déraisonnable car on s'arrête avant de rendre raison des faits ; deuxièmement, on ne trouve pas de réponse à notre besoin, à notre faim ; et – surtout – troisièmement, on se trouve dans la solitude la plus complète, même lorsque l'on est ensemble, car la solitude est le fait d'être étranger à la signification. La solitude vraie est l'impuissance, et Il répond à cette solitude, à cette impuissance en disant : « Courage, c'est moi, n'ayez pas peur ». ³⁰ Par conséquent, si je ne parviens pas à reconnaître cela, je suis seul, car seule une Présence répond à la solitude, et l'on peut vivre dans le paradoxe d'être ensemble et seuls ; en effet, ce n'est pas seulement le fait d'être ensemble (bien des personnes sont ensemble), c'est la manière dont nous sommes ensemble, c'est la conscience avec laquelle nous sommes ensemble, c'est la reconnaissance de quelque chose d'Autre qui nous fait être ensemble d'une manière différente. Ainsi, le Christ seul répond à la vraie solitude, et la foi n'est donc pas facultative : soit le Christ, soit le néant.

Et comment est-il possible de se sentir seul après une telle surabondance de faits ? Si l'on ne reconnaît pas Celui qui est parmi nous, qui est à l'origine de ces faits, de cet impossible que nous avons touché de nos mains. Comment cela se fait-il ? Attention, cette reconnaissance n'est pas automatique, elle implique nécessairement ma liberté. Bien des personnes ont vu des faits, bien des personnes ont vu des miracles, bien des personnes ont été témoins de ces faits et n'ont pas adhéré et sont restées seules avec leur impuissance. Cela ne suffit pas, ce n'est pas automatique : rien n'est automatique chez l'homme, Dieu merci ! C'est la liberté. Encore une fois, le moi est nécessaire. Car de cette reconnaissance du moi, de la reconnaissance de cet autre facteur, naît à nouveau la question : « Qui donc est-il ?³¹ » ; c'est la raison qui se sent à nouveau provoquée.

4. Qui donc est-il ?

Et nous nous trouvons alors face à une autre difficulté. Combien de fois entendons-nous dire parmi nous : « Je reconnais ces faits, mais j'ai du mal à dire Son nom ». Comment pouvons-nous reconnaître Qui est cet homme aujourd'hui ? Comment répondre à cette question de manière raisonnable ? Il n'y a à nouveau pas d'autre voie que d'observer de manière attentive et passionnée la réalité, autrement dit les faits. Et qu'observons-nous ? Qu'avons-nous observé dans ces faits ? Quels traits uniques avons-

nous reconnus ? Lorsque nous avons dit : « Je n'ai jamais rien vu de semblable », nous l'avons dit face à quelqu'un de présent : c'était cette personne-là, avec ces traits uniques, si humains, pleins de chair, d'os, de regard, mais ce que nous avons vu dans ce regard plein de chair et d'os était le trait unique de Sa présence. La tendresse pleine de compassion avec laquelle nous avons été regardés, ou la miséricorde avec laquelle nous sommes embrassés, ou la manière dont nous nous sommes entendu dire et redire avec une émotion totale : « Femme, ne pleure pas ! », ou dont nous avons entendu décrire le « oui » de Pierre : un homme présent, avec un visage, avec une humanité. Et comme nous avons vu resplendir sur le visage de Vicky toute une clarté sur le sens de la vie ! Une personne qui reconnaît cela se trouve dans une compagnie qui constitue une véritable réponse à la solitude. Tous ces traits que nous avons vus maintenant, à Qui appartiennent-ils ? Et la chose la plus impressionnante est que cela me fait découvrir dans toutes les circonstances que la rencontre avec ce facteur me fait percevoir toute chose comme un signe.

Nous avons entendu toute la semaine la prière de la messe que don Giussani a si souvent commentée de manière unique : « “Nous te prions, Seigneur, afin que, t'aimant en toute chose et par-dessus tout, nous obtenions de toi l'héritage promis qui dépasse tout désir ”. Cette oraison condense toute la dynamique de la vie chrétienne : face à soi-même, et donc face à son propre destin, car l'homme est son destin ; face aux autres, car l'homme est l'amour qu'il a pour les autres, il est l'affection qu'il vit, selon toute la gamme des possibilités, de la préférence ardente à la haine ; face aux choses. Cette prière décrit la dynamique chrétienne du rapport avec la réalité, qui commence par soi-même, par la conscience de son propre destin, traverse toute l'affectivité qui se pose de différentes manières sur notre visage et sur la présence des autres, et pénètre toutes choses ». Regardez ce qu'il dit : « “T'aimant *en toute chose*” : on n'exclut pas un seul cheveu de la tête. La pureté que le Christ a apportée dans le monde, qu'il apporte dans nos journées dès notre réveil, est un amour en chaque chose ». Qui est cet homme qui introduit un amour pour chaque chose sans rien éluder ou éluder ? « “T'aimant en toute chose et *par-dessus* tout”, par-dessus toute chose : ce “par-dessus” est le contraire de par-dessus, c'est un *dans* chaque chose, de sorte que l'on aime la chose jusqu'à arriver au Christ. Car si un homme aime une femme sans arriver au Toi, ô Christ, il ne l'aime pas, son élan se corrompt, il est corrompu dès le départ ; si un homme est passionné par son travail et ne pénètre pas l'objet et la modalité de son travail jusqu'à atteindre le pressentiment de Ton visage parfait, qui nous attend [...] au bout du dernier coup de rame pour aller sur l'autre rive, s'il aime les choses qu'il utilise dans son travail sans chercher à entrevoir Ton visage en elles, il porte dans le joug du monde un mensonge supplémentaire, même s'il devient prix Nobel ».³²

5. Une présence aux traits uniques

À qui appartiennent ces traits uniques ? Je ne le sais pas seul, nul ne peut le savoir seul. Voilà pourquoi, souvent, on ne parvient pas à dire Son nom. Ainsi que nous l'avons dit aux exercices de la Fraternité, c'est Lui qui donne la réponse à la question « Qui donc est-il ? ». À nous, qui nous le dit ? À qui appartiennent ces traits ? Où retrouvons-nous ces traits ? Si je vous demandais où vous trouvez ces traits, où l'on peut les rencontrer ? Dans le témoignage qui est resté comme canon dans l'Évangile. Nous savons que ces traits uniques sont ceux du Christ, car ce sont les mêmes traits uniques que l'on retrouve dans l'Évangile, ceux d'un homme qui s'appelait Jésus de Nazareth. C'est la tradition de l'Église qui nous permet de faire l'expérience de ces traits uniques : elle nous fait lire l'Évangile pour nous faire comprendre à Qui appartiennent ces traits uniques. C'est ce que me disait il y a des années une personne d'une paroisse proche de Madrid qui avait rencontré le mouvement et n'avait pas d'éducation chrétienne. Elle avait découvert ces traits uniques dans les amis chrétiens qu'elle avait rencontrés, puis elle avait commencé à aller à la messe, elle entendait l'Évangile, et elle disait : « Il est arrivé à ces hommes dont parle l'Évangile la même chose qu'à nous ! », et elle ne comprenait pas que c'était l'inverse ! Qu'il nous arrive la même chose qu'à eux ! Cette personne pouvait reconnaître ce qu'elle voyait en entendant raconter les mêmes faits : ce n'était pas seulement un souvenir du passé, mais des faits qui portent le visage de personnes très concrètes, et pourtant ces traits sont absolument uniques.

C'est pour cela que don Giussani s'est toujours identifié aux personnages de l'Évangile et nous a appris à le faire. Maintenant, nous pensons presque que c'est une perte de temps spiritualiste, mais nous n'aurions jamais entendu quelqu'un parler de la sorte, nous ne nous serions jamais sentis regarder de la sorte, avec ce « Femme, ne pleure pas ! » ou le « oui » de Pierre, si, pendant des années, il ne

s'était identifié à ce personnage aux traits uniques qu'est Jésus. C'est la manière par laquelle Il agit, la manière par laquelle la grâce agit : la foi, qui naît comme une fleur de grâce au point culminant de la raison.

6. Le test de la foi : la satisfaction

Dernier point. Je ne fais que l'esquisser. Le fait que nous ayons fait ensemble ce parcours se voit au test de la foi comme satisfaction. Ne perdez pas votre temps dans d'autres considérations : examinez le parcours en vous contentant de regarder ce point, et comme nous ne sommes pas idiots, nous savons bien lorsque nous sommes satisfaits et lorsque nous ne le sommes pas. Pour comprendre que la chaussure que nous portons est la bonne ou qu'elle ne l'est pas, nous n'avons pas besoin de le demander à qui que ce soit. Il suffit de regarder ce qui s'est passé. On voit bien si l'on a fait le parcours de l'expérience de la satisfaction. Don Giussani termine son commentaire de cette prière de la Liturgie en disant : « ...que nous obtenions de Toi l'héritage promis qui surpasse tout désir ». Cet héritage promis, qui surpasse tout désir, ne se trouve pas à la fin s'il n'est pas déjà dans la vie ». La satisfaction se joue maintenant. « T'aimant en toute chose, autrement dit aimant toute chose jusqu'à arriver à percevoir, à pressentir, à toucher dans l'obscurité Ton visage [avec un T majuscule], l'amour que nous avons pour la personne aimée, pour nous-mêmes, pour le travail, pour les choses, pour le monde, surpasse tout notre désir. [...] En aimant le Christ en toute chose - poursuit-il -, en ne s'arrêtant pas à l'apparence, mais en passant sur l'autre rive de toute chose, c'est-à-dire Lui [voilà la foi], que nous commençons à vivre la promesse qu'Il nous a faite, autrement dit que nous obtenions l'héritage qu'Il nous a promis, qui surpasse tous nos désirs », car le désir est le désir de Toi, ô Christ, en toute chose et à l'intérieur de toute chose. « “Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Mais celui qui abandonne son père, sa mère, son frère, sa sœur à cause de moi... aura cent fois plus” : autrement dit, il s'aimera cent fois plus lui-même et sa pauvreté ; il embrassera cent fois plus sa misère et en aura pitié ; il désirera, aspirera, avancera avec cent fois plus d'élan vers son destin. Aimer cent fois plus une femme ou un homme, un camarade ou un étranger ; aimer cent fois plus les choses que nous avons dans les mains ; pardonner cent fois plus à soi-même, à l'autre, à tous et à tout ; embrasser cent fois plus le monde, tout pénétrer cent fois plus ; cela nous a été donné parce qu'Il n'a pas tergiversé, il n'a incriminé personne, mais il a sauvé le monde ».³³

Chacun de nous peut juger ce qui est arrivé. Ce n'est pas par moralisme. Ce n'est pas pour revenir au « nous ne sommes pas dignes », mais pour comprendre que si nous ne sommes pas arrivés à ce point, le problème n'est pas que nous ne sommes pas dignes, mais que nous n'avons pas fait le parcours de la foi, car il n'y a pas cette satisfaction sans la foi. Il n'est pas nécessaire de nous mettre en colère contre la vie, contre les autres ; simplement, ce parcours ne nous est pas épargné ; nous le faisons ensemble, mais il est personnel. Par conséquent, le malaise de fond qui peut rester peut devenir le point de départ pour le faire. Qui peut le faire ? Uniquement l'homme qui a en dernier lieu de l'affection envers lui-même. La foi est l'expression ultime d'une affection envers soi-même, d'un amour pour soi-même. Si l'on s'arrête avant ou que l'on en reste à l'apparence, au fond, on ne s'aime pas soi-même. C'est une sorte de résistance à cause d'une haine envers soi-même.

C'est pourquoi don Giussani dit : « Si le mouvement n'est pas une aventure pour soi-même et s'il n'est pas le phénomène d'un cœur qui s'élargit, il devient un parti [...], qui peut être surchargé de projets, mais dans lequel la personne est destinée à être toujours plus tragiquement seule et définie de manière individualiste ».³⁴ Si nous voulons être dans la réalité comme des hommes sans patrie, ce ne sera possible qu'en faisant cette expérience de vie ; autrement, comme tout le monde, nous chercherons une place au soleil.

¹ He 12, 1-2.

² L. GIUSSANI, *Uomini senza patria (1982-1983)*, Bur, Milan, 2008.

³ « La victoire qui vainc le monde, c'est notre foi », *Exercices de la Fraternité de Communion et Libération*, Rimini, 2008 ; supplément à *Traces-Litterae Comuniois*, n°7, juillet-août 2008.

⁴ L. GIUSSANI, *Uomini senza patria...*, op.cit., pp. 294-295.

⁵ *Ibidem*, p. 295.

⁶ *Ibidem*, p. 296.

-
- ⁷ *Ibidem*, p. 297-298.
- ⁸ *Ibidem*, p. 298.
- ⁹ *Ibidem*, p. 299.
- ¹⁰ *Ibidem*, p. 291.
- ¹¹ Prière sur les offrandes, XX^e semaine du temps ordinaire, Année A.
- ¹² *Ps* 84, 3.
- ¹³ L. GIUSSANI, *Uomini senza patria...*, op.cit., pp. 293-294.
- ¹⁴ L'auteur se réfère au texte: L. GIUSSANI, *Si può vivere così ?*, Rizzoli, Milan, 2007.
- ¹⁵ L. GIUSSANI, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003, p. 163.
- ¹⁶ *Ibidem*, p. 165.
- ¹⁷ BENOIT XVI, *Deus caritas est*, Introduction, 1.
- ¹⁸ L. GIUSSANI, *Uomini senza patria...*, op.cit., pp. 298-299.
- ¹⁹ *Ibidem*, p. 294.
- ²⁰ *Mt* 5, 4.
- ²¹ L. GIUSSANI, *Uomini senza patria...*, op.cit., pp. 297-298.
- ²² *Ibidem*, pp. 299-300.
- ²³ *Lc* 5, 31-32.
- ²⁴ *Mt* 6, 26.
- ²⁵ *Mt* 6, 27.
- ²⁶ *Mt* 6, 28-30.
- ²⁷ Cf. A. SINIAVSKI, *Pensieri improvvisi*, Jaca Book, Milan, 1978, p. 75.
- ²⁸ L. GIUSSANI, *L'uomo e il suo destino*, Marietti, Gênes, 1999, p. 117.
- ²⁹ L. GIUSSANI, *Le Sens religieux*, op.cit., p. 54.
- ³⁰ Cf. *Mt* 14, 27.
- ³¹ *Mc* 4, 41.
- ³² L. GIUSSANI, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, Édité par *Il Sabato*, Rome, 1993, p. 303.
- ³³ *Ibidem*, p. 304.
- ³⁴ L. GIUSSANI, *Uomini senza patria...*, op.cit., p. 204.